L'œuvre et ses contextes

I. Éléments biographiques

E. Carrère est un écrivain discret et les informations qu'il donne sur sa vie, dans des interviews, en particulier, sont liées, la plupart du temps, à l'écriture de ses livres ou au tournage de ses films¹. On peut tout de même reconstituer les grandes étapes de sa vie et de son œuvre à partir de ces éléments épars.

Fils de Louis Édouard Carrère, né le 7 janvier 1928 de Georges Carrère et de Pauline Dencausse, et d'Hélène Zourabichvili, d'origine russe, née le 6 juillet 1929, à Paris, historienne² et académicienne depuis 1990, Emmanuel Carrère est né le 9 décembre 1957 à Paris où il réside encore. Sur ses études au lycée Janson De Sailly puis à Sciences Po, dont il est diplômé en 1979, il ne dit presque rien ; et l'article de *Libération* daté du 6 juillet 2005 (au moment de la sortie de son film, *La Moustache*), dans lequel il rappelle quelques dates clés de sa vie, commence symboliquement en 1981, lorsqu'il revient en France, après un séjour de deux ans, effectué au titre de la coopération, en Indonésie, à Surabaya précisément. La vie dans ce pays lointain, en compagnie d'une petite amie, semble lui plaire puisqu'il envisage de s'y

1. Mais le 1^{er} mars 2007 sort son dernier livre autobiographique, *Le roman russe*.

2. On lui doit entre autres *L'Empire éclaté*, paru en 1979, qui prophétisa la disparition de l'empire soviétique et connut un succès important.

installer en ouvrant un commerce de maillots de bain. Mais sa petite amie le quitte et il revient seul à Paris sans avoir pu mener à bien son projet.

A. Les débuts littéraires

Il travaille alors, pendant l'hiver 1981, à **son premier roman** qu'il publiera, en 1983, sous le titre, *L'amie du jaguar*, dont l'histoire se déroule, en grande partie, à Surabaya. Il s'essaie, dans le même temps, au métier de journaliste en écrivant pour la revue *Positif* et le magazine *Télérama* des articles de critique cinématographique. Cette activité le conduit, en 1982, à composer la monographie d'un cinéaste allemand, l'un de ses réalisateurs préférés : Werner Herzog¹. En 1983, il commence un nouveau roman, *Bravoure*, qui sera publié en 1984 et se verra décerner deux prix : le prix de la Passion, la même année, et le prix de la Vocation, l'année suivante. Mais le livre n'aura qu'un succès d'estime.

B. Le modèle américain

En 1985, influencé par la lecture d'auteurs américains de science-fiction, Lovecraft, par exemple, qu'il avoue avoir beaucoup lu dans sa jeunesse, mais aussi, et surtout Philip K. Dick et Richard Matheson, il a l'idée d'un récit qui tournerait autour d'une moustache. Voici d'ailleurs comment il présente la gestation de ce qui deviendra plus tard le roman *La Moustache* :

Un type se rase la moustache et personne ne s'en aperçoit. Je pense à un texte court mais, le premier soir, j'ai écrit vingt pages et seulement exposé la situation. Je n'ai aucune idée de ce qui va arriver, je raconte chaque jour une journée et me couche en songeant qu'on verra bien le lendemain. Au bout de quinze jours, je rentre à Paris, le récit terminé².

Il signale, en passant, que l'assistante de sa maison d'édition, POL, n'a pas eu le courage de lire les dernières pages des épreuves (qui portent bien leur nom, en l'occurrence) tant elles lui inspiraient d'effroi ; mais **le roman, publié en 1986, sera un succès.**

1. L'auteur, notamment, de deux chefs d'œuvre : *Aguirre, la colère de Dieu* (1972) et *L'Énigme de Kaspar Hauser* (1974).

2. Article de *Libération* du 06/08/2005.

En même temps, fasciné par une œuvre précise de Dick, *Le Maître du Haut Château*, qui imagine ce que serait devenu notre monde si les nazis et les Japonais avaient gagné la guerre, E. Carrère met la dernière main à un essai sur l'uchronie*¹ commencé en 1980 et intitulé curieusement *Le Déroit de Behring*, qui paraîtra en 1987 et sera récompensé par le grand prix de la Science-fiction et le prix Valéry Larbaud. Il se considère dorénavant comme un écrivain professionnel et se sent obligé, comme il l'avoue dans l'article de *Libération*, de publier des romans à intervalles réguliers.

Aussi commence-t-il un récit qu'il achèvera en janvier 1988 et qui sera publié chez POL sous le titre *Hors d'atteinte* ? Ce roman, pourtant, ne le satisfait guère, dans la mesure où il lui semble trop conventionnel ; « Une fois fini, je me dis : plus jamais ça. », déclare-t-il dans le même article. Il n'empêche : le roman reçoit lui aussi un prix : le prix Kléber Haedens, en 1988, au moment de sa parution.

Parallèlement, il collabore épisodiquement au *Nouvel Observateur*, pour lequel il rédige des articles de critique littéraire et il prépare une biographie de Philip. K. Dick, qui, décidément l'obsède. Le livre, dont le titre, *Je suis vivant et vous êtes morts*, reprend une phrase d'un de ses romans, *Ubik*, paraîtra, en 1993, aux éditions du Seuil.

C. Littérature et cinéma

Au moment où il rédige les dernières pages du livre, précise-t-il encore, le 9 janvier 1993, un fait divers étrange et horrible défraie la chronique : un faux médecin, Jean-Claude Romand, vient de tuer les membres de sa famille sans raison apparente. À cette occasion, Carrère se fait pour un temps chroniqueur judiciaire, au *Nouvel Observateur*. Il en profite pour entrer en contact avec le meurtrier, comme il le signale dans le livre consacré à l'affaire, qu'il publie en 2000 sous le titre énigmatique, *L'Adversaire*, et qui tient à la fois du documentaire, de la fiction et de l'autobiographie ; il parle ainsi, dans le livre, de sa femme Anne et de son fils aîné (il a trois enfants). *L'Adversaire* sera un grand succès de librairie et Nicole Garcia le portera à l'écran peu de temps après, en 2002. Ce succès couronne une gestation particulièrement

1. Les astérisques renvoient au glossaire, à la fin de l'ouvrage.

longue (sept ans !) et difficile ; l'auteur avoue même avoir vécu, pendant cette période, une sorte de « dépression larvée ».

On retrouve les marques de cette dépression dans un roman particulièrement sombre, *La Classe de neige*, qu'il écrit à la même époque, en 1994-1995, lui aussi couronné d'un prix (le Fémina) et lui aussi porté à l'écran, presque immédiatement (en 1998), mais cette fois par Claude Miller avec lequel il collabore pour l'écriture du scénario. Dans les années 90, il est d'ailleurs le scénariste de plusieurs téléfilms : *Monsieur Ripois* de Luc Béraud (1991), d'après un roman de Luc Hémon, *Léon Morin prêtre* de Pierre Boutron (1991), d'après le roman de Béatrix Beck, et *Denis* de Catherine Corsini (1997).

D. Derrière la caméra

En 2000, il prend à son tour la caméra et réalise un reportage, pour le magazine de télévision *Envoyé spécial*, consacré à un prisonnier de guerre hongrois, oublié, cinquante ans durant, au fin fond de la Russie, dans une solitude absolue (il n'a jamais pu parler la langue du pays), et qui vient de revenir chez lui en Hongrie. C'est l'occasion, pour le romancier, de retrouver ses racines russes et de réapprendre la langue maternelle qu'il ne pratiquait plus depuis son enfance. D'autant que le hasard veut qu'il soit amené à revenir, en 2002, sur les lieux où il a tourné ce documentaire ; la jeune Russe qui leur servait de guide vient en effet d'être mystérieusement assassinée. Il décide alors de faire un film qui mêlera le documentaire, tourné deux ans auparavant, l'enquête sur la mort de la jeune femme et le retour à ses propres racines ; d'où le titre : *Retour à Kotelnitich*. Ce film, salué unanimement par la critique, sera sélectionné, en 2003, au Festival de Venise.

De tels éloges encouragent bien sûr Emmanuel Carrère à poursuivre son expérience cinématographique, et à l'élargir au domaine de la fiction. Il entreprend, non sans quelque appréhension, confesse-t-il, de porter à l'écran l'une de ses œuvres romanesques, et ce sera *La Moustache*, qui sort en salle en mai 2005.

II. Diversité et unité de l'œuvre¹

À première vue l'œuvre d'Emmanuel Carrère semble assez diverse : critique, biographie, roman, essai. Pourtant, on peut y discerner une cohérence certaine. Nous allons voir en particulier le lien qui unit ses autres textes à *La Moustache*.

A. *L'Amie du jaguar*, 1984

Ce premier roman raconte l'histoire, réelle ou imaginaire, on ne le saura jamais vraiment, de deux jeunes gens, Victor et Marguerite, qui se sont rencontrés dans un cours de langues, où ils apprenaient tous deux l'indonésien. Mais l'idylle, née entre eux, n'a guère eu le temps de se développer puisque Victor part pour son travail seul à Java, à Surabaya précisément – là où Emmanuel Carrère fut coopérant. Ils entretiennent cependant une correspondance suivie et quand après quelques années Victor revient, il retrouve Marguerite et tous deux connaissent une période heureuse de vie commune, à Bayonne notamment. Mais Victor se croit l'objet d'une sourde menace, comme traqué par un jaguar dans la forêt javanaise, et il soupçonne Marguerite de faire partie du complot (« l'amie du jaguar ») organisé par le docteur Carène, psychiatre de la clinique des Tamaris, avec lequel elle entretient des relations troubles. Le roman s'achève dans la bibliothèque de la clinique au moment où Victor se croit observé par les deux personnages et s'imagine le docteur une seringue à la main. Voici quelques extraits du livre qui semblent **annoncer certains thèmes récurrents de l'œuvre** de Carrère, en général, de *La Moustache* en particulier.

Aucune de ces rencontres n'était bien certaine, car même la première, la vraie, ils avaient dû la jouer, Victor ne se le rappelait pas bien. Ou plutôt il se les rappelait toutes avec la même précision et, en définitive, n'en privilégiait aucune, de sorte qu'il en venait à douter n'avoir jamais rencontré Marguerite. (p. 16)

1. L'étude de l'essai consacré à Philip K. Dick figure dans la partie consacrée aux sources littéraires de l'auteur p. 19. On trouvera par ailleurs des analyses sur l'ouvrage que Carrère a consacré au cinéaste Werner Herzog dans la partie sur l'adaptation de *La Moustache* au cinéma.

Il observait, sinon la dégradation, du moins la transformation accélérée de son univers cérébral, comme si celle-ci s'effectuait à son corps défendant, sur l'initiative de quelque puissance étrangère qui, dans l'ombre, le manœuvrait... (p. 129)

[...] se regardant dans la glace, il tâchait en premier lieu d'être inexpressif, de ne rien représenter à la manière de ses graffiti. Puis de menues crispations le secouaient, qu'il contrôlait une à une. Il tirait vers le bas les coins de sa bouche, grande et lippue, fronçait le menton et découvrait les gencives de la mâchoire inférieure. (p. 194)

B. Bravoure, 1985

Ce roman touffu, érudit aussi, part de l'anecdote qui présida à la composition de *Frankenstein*¹ par Mary Shelley. Elle se trouvait au bord du lac de Genève en compagnie de Lord Byron, son médecin Polidori et son mari Percy Shelley quand ils décidèrent, pour se divertir, que chacun composerait un récit terrifiant. Leur histoire, qui adopte le point de vue de Polidori, un raté opiomane et rancunier, alterne avec celle d'autres personnages contemporains.

Le médecin s'est créé un double qui, par ses succès imaginaires, le venge de tous ses échecs :

Selon Polidori, son aimable double de vingt-cinq ans était le vrai et lui-même, le malheureux, son reflet grimacier. (p. 18)

Une nuit [...] il avait pensé que l'univers tout entier n'était lui aussi qu'un reflet – ou, plus exactement, que l'univers tout entier existait quelque part, très loin, et que celui où il croyait vivre, mourir bientôt, n'était que sa réplique. (p. 19)

C. Le Détroit de Behring, 1986

Cet essai d'une centaine de pages est sous-titré « **Introduction à l'uchronie*** ». Ce terme désigne les œuvres qui se donnent pour objet de modifier ce qui a été, de réécrire l'Histoire. Emmanuel Carrère en analyse les principes, en expose quelques exemples et s'interroge sur ce qui motive une telle démarche.

1. Voir analyses et réflexions sur *Frankenstein*, ouvrage collectif, éditions Ellipses.

Nous pratiquons tous l'uchronie quand nous rêvons de réécrire le cours de nos vies :

De quoi se composent nos regrets, comment filent les mailles du tissu de nos vies ? (édition citée, p. 12)

Bien entendu, de nombreux passages du livre pourraient s'appliquer à *La Moustache* dont l'intrigue est construite sur ce principe :

Être uchroniste, même dans un registre privé, revient à se trouver seul contre tous, à ne pouvoir, précisément, se concilier l'approbation des autres, du sens commun, de la mémoire partagée. (p. 37-38)

En termes psychanalytiques, cette démarche, je crois, se nomme déni, celui qui s'y adonne pervers, et fétichiste. Car, sauf à se perdre dans la folie, le déni de réalité se solde par l'adoption d'un fétiche, chargé de représenter et d'écarter en même temps la contradiction invivable. [...] Parce qu'il est pervers, l'uchroniste n'est pas fou, ne saurait l'être. (p. 38-39)

La moustache du personnage correspond parfaitement à cette définition du fétiche et à la fonction qu'il occupe dans le roman.

La mélancolie, pourtant n'est pas absente de ces constructions de l'esprit. Nous vivons – selon ces constructions – dans le monde judéo-chrétien, dans le monde du destin qui est, selon la formule magnifique de Hegel, « la conscience de soi-même, mais comme d'un ennemi¹ ». (p. 73-74)

Le vrai roman, en fait, se lit en filigrane de l'uchronie.

Qu'est-ce que cela signifie de vivre *comme si* ? Dans un passé apocryphe*, mais surtout dans le présent qu'il invalide ? (p. 114)

La Moustache apparaît donc comme une sorte d'application pratique des analyses théoriques développées dans *Le Déroit de Behring*². Mais pourquoi ce titre d'ailleurs ? C'est là qu'on atteint au plus troublant : les dernières pages de l'essai. Emmanuel Carrère y mentionne un roman publié en 1978 par le poète belge Marcel Numeraere³, et précisément intitulé *Vers le déroit de Behring*. Il s'agit de l'histoire d'un ingénieur, voyageant en Asie du Sud-Est,

1. Voir à ce sujet « Une farce tragique » p. 44.

2. La composition du *Déroit* est datée « Paris, 1980-1985 » ; celle de *La Moustache* « Biarritz-Paris 22 avril-27 mai 1985 ».

3. L'anagramme de son nom...

qui décide de modifier son itinéraire, mais qui, dans le même temps, fabrique méticuleusement les traces de l'autre voyage prévu, qu'il n'a pas fait mais dont il accumule des preuves. « À mesure que les branches s'écartent, que les événements le talonnent, ce contrôle devient cafouilleux » jusqu'à une catastrophe finale dont Carrère ne nous dit rien mais qu'il remplace par un passage du livre, deux pages que l'on retrouvera presque telles quelles dans *La Moustache*. Le héros, à la première personne, raconte qu'il passe l'après-midi « allongé à la frontière mouvante de la mer et de la terre ferme » sur la plage de Colonna à Macao, après avoir négligé un rendez-vous important à Hong-Kong (p. 120). On aura reconnu une première mouture du texte du roman à venir :

Il [...] resta étendu sur le dos, à la frontière mouvante entre le sable humide et les vaguelettes roulant contre son flanc¹. (p. 176)

On retrouvera de même « la chanson de Barbra Streisand que braillait le haut-parleur de la buvette » (p. 121) qui deviendra « *Woman in love* de Barbara Streisand » (p. 176).

Dans *La Moustache*, le personnage est hélé par un autre occidental, présenté comme une sorte de double ; ce dernier veut attirer son attention sur un spectacle, un événement dont nous ne saurons rien. En effet, il ne se passe rien de spécial sur la plage : des adolescents jouent au ballon (comme dans *Vers le détroit de Behring*) et un jeune homme en short, chinois aussi, s'éloigne à petites foulées, un baladeur fixé à la ceinture de son maillot. Or, ce coureur joue un rôle capital dans le passage du roman belge cité par Carrère. En effet, il s'y arrête devant l'ingénieur et, alors que ce dernier, en plein trouble, avait la sensation d'être dans l'illusion, doutait de son bonheur, le spectacle de ce Chinois rembobinant sa cassette avant de reprendre sa course, lui redonne la conscience du réel :

« Je l'ai suivi des yeux, ébloui par la certitude – neuve pour moi, et inébranlable – que ce qui m'arrivait était bien le réel. Et quoi qu'il m'y arrive, je m'en suis réjoui. Je m'en réjouis encore, à l'heure qu'il est. » (p. 122)

Cette formule n'est pas sans en rappeler une autre, de *La Moustache* cette fois, assez intrigante, celle qui clôt le chapitre consacré au voyage jusqu'à Hong-Kong :

1. Curieusement, le style du poète belge résonne plus sobrement...